# *1*

Appleton. Je reconnaissais ma ville. Avant que mes parents ne disparaissent, nous avions vécu tous les trois ici, dans une petite rue bordée de poiriers du Japon, juste à côté de la rivière. Depuis, la façade de l'école avait été repeinte en jaune, la boulangerie était devenue un office du tourisme, la rue principale avait été pavée et le grand arbre devant la mairie, abattu. Comme je regrettais cette ville, comme je regrettais la vie douce, les choux à la crème du dimanche… les câlins de ma mère, le rire de mon père.

Le cocher fit une halte dans la rue commerçante, devant le débit de boissons, et chargea des caisses de jolies bouteilles de verre remplies d'eau minérale. Je lus à haute voix :

– Eau du glacier.

J'étais pourtant seule dans la calèche. Personne ne pouvait m'entendre. Je parlais sans doute pour me rassurer. C'était la première fois que je voyageais sans

autre accompagnateur qu'un cocher. Je rêvai un instant en fixant le bout d'Easton Road. Je les vis, Papa, Maman… Ils marchaient vers moi, ils souriaient, ils venaient me chercher. Maman tenait son grand chapeau pour éviter que le vent ne la décoiffe. Il faisait beau. Tout était beau.

Le cocher chargea toutes ses caisses de bouteilles et reprit sa place. Il dit un mot à son cheval. Je compris « balayette » et souris à l'idée que l'animal ait démarré en entendant cela. Nous passâmes devant la mercerie. Tous ces rubans de couleurs, ces cols en dentelle, ces perles, ces boas de plumes soyeuses dans la vitrine me rappelaient les longs arrêts que je faisais ici avec Maman. Elle discutait des heures avec la propriétaire de la boutique, Miss Fallinton, tandis que je jouais à trier des boutons, des galons, des lacets, des écussons par couleurs et par tailles. J'avais six ans et jamais je n'aurais pensé à l'époque qu'un mois plus tard j'habiterais un orphelinat. Depuis, j'avais pris l'habitude de me forcer à ne jamais faire de projets. Je savais désormais que tout était fragile et que nous ne décidions pas grand-chose dans nos vies. Je préférais me laisser surprendre qu'essayer de réaliser mes rêves.

Comme je trouvais mon uniforme trop gris et très

peu élégant, j'avais mis, avant de partir chez mon amie Margarita, la robe de demoiselle d'honneur que je portais au mariage de ses parents, Dawson et Aglaé. Mais sœur Ethelred m'avait obligée à l'ôter.

– Vous manquez de sobriété, Joy. Vous êtes invitée chez votre camarade, pas au bal, enfin !

J'avais alors fait semblant d'obtempérer. En réalité, j'avais enfilé ma jupe et mon pull habituels par-dessus ma belle robe et j'étais passée humblement devant sœur Ethelred qui continuait, malgré les instructions de Lady Bartropp, à nous réprimander en toutes circonstances.

– Je préfère ça, avait-elle dit, mais coincez-moi cette petite mèche sous une barrette. Votre coiffure est négligée.

J'avais embrassé mes amies Prudence, June, Hope et Ginger. Je leur avais promis de tout leur raconter à mon retour et je m'étais installée sagement dans la calèche que Lady Bartopp avait fait venir pour moi, du château de Sulham. Cependant, à quelques centaines de mètres de l'orphelinat, j'avais retiré mon uniforme et l'avais fourré, sans le plier, dans mon sac à coulisse, en souriant. Il était si rare de pouvoir aller contre les ordres de sœur Ethelred. J'avais eu la sensation d'être libre et plus vivante que jamais. Nous avions si peu souvent l'occasion de nous sentir jolies.

J'aperçus Miss Fallinton dans sa mercerie. J'aurais tant aimé la saluer, mais sœur Ethelred avait recommandé au cocher de ne pas me laisser descendre de la calèche avant notre arrivée au château de Sulham, et je ne voulais pas poser de problème à cet homme qui grinçait comme une vieille porte à chaque fois qu'il grimpait sur son siège de chauffeur. Il était maigre, ridé, voûté, tout buriné. Sur son banc en plein air, il avait sans doute trop pris le vent, la pluie et le soleil du Finnsbyshire. J'agitai donc les mains à la porte de la calèche en espérant attirer le regard de la mercière.

– Hé ! Ho ! Miss Fallinton ! hurlai-je. C'est moi, Joy !

Elle semblait s'ennuyer dans sa boutique. Elle se tenait juste derrière sa porte en verre et regardait la rue. Mais elle ne me vit pas, ou peut-être ne me reconnut-elle pas. Il me sembla que mon passé ne voulait plus de moi. Je traversais la ville comme on se repasse un souvenir. Je ne pouvais être que spectatrice. Je ne faisais plus partie du tableau, je me demandais même si je ne m'étais pas finalement assise dans une invisible machine à remonter le temps.

Je me sentis frustrée de ne pouvoir exister de nouveau dans ma ville. J'étais exclue du monde de ma petite enfance. Une partie de moi était un peu morte, en fait. Comme mes parents, moi aussi, j'avais disparu

d'Appleton. Tout avait continué sans nous pendant que je grandissais à l'orphelinat. Qui va à la chasse perd sa place, pensai-je. J'hésitai à demander au cocher de nous conduire devant mon ancienne maison, mais j'avais peur d'arriver en retard chez Margarita. J'étais si contente de la revoir.

« Balayette », répéta encore le vieil homme, et le cheval reprit son trot.

Margarita avait quitté l'orphelinat pour s'installer le mois dernier chez ses parents. Dawson avait donc cédé son poste et sa maison de jardinier à un homme bien moins sympathique que lui, Sir de Grevelin. Ce noble sans fortune et sans famille, né dans le nord du pays, refusait qu'on l'appelle par son prénom, fuyait notre compagnie et celle des sœurs, mais s'appliquait à faire son travail de manière consciencieuse, sans doute pour que sœur Alarice n'ait jamais rien à lui reprocher et pour éviter toute conversation. Il semblait si bougon et si sauvage. Il portait d'épaisses lunettes de verre fumé, même les jours sans soleil. Ses gros sourcils bruns se rejoignaient au-dessus de son nez. Les coins de sa bouche et ses deux bajoues tombaient en permanence, me laissant penser que l'ensemble de son corps avait sans doute été soumis à trop d'attraction terrestre. Sœur Ethelred ne suppor-